

Le 9 Mars 1945 : 70 ans après



ĐINH Trọng Hiếu, JJR 1956

J'évoque ici un événement que la plupart de nos condisciples, plus jeunes, ignorent. Pourtant, à mon avis, c'est à partir de cette date que le Việt Nam, notre pays, va entrer dans une période de turbulences qui n'en finit peut-être pas encore. Le 9 Mars 1945, date du « Coup de force des Japonais » (en vietnamien : *Đảo chính Nhật*, ou plus précisément : *Nhật đảo chính Pháp*) mettait fin à la colonisation française dans cette partie du monde. Par la suite, 9 années de guerre encore et Điện Biên Phủ allait marquer le début d'un régime qui ne cessait d'étendre son influence sur tout le Nord (1954), et, après 1975, sa mainmise sur tout le pays. Dès que les armes commençaient à ne plus se faire entendre, pointent déjà d'autres menaces et conflits qui nous préoccupent tous.

Rappelons brièvement le déroulement des événements. Alors qu'en Europe, les Alliés étaient en train d'asséner à l'Allemagne nazie les derniers coups de butoir, l'Extrême-Orient était le théâtre d'opérations complexes qui risquaient de saper les bases arrières nippones. L'Indochine, coupée de la métropole depuis 1941, était placée sous l'autorité du Gouverneur Général, l'amiral Decoux, qui avait dû manœuvrer entre Vichy et la France libre, tout en prônant à l'égard des ambitions nippones une résistance molle, sans se préparer vraiment à faire face à la pire des éventualités. Le soir du 9 Mars 1945, après l'échec d'un ultimatum présenté par l'ambassadeur Matsumoto qui n'exigeait rien de moins que la passation de l'ensemble de l'administration française sous l'autorité unique de l'armée japonaise, toutes les garnisons françaises furent attaquées, par surprise, du Nord au Sud. Il y a eu des poches de résistance, notamment à Lạng Sơn, soldées par le massacre de la garnison et de son commandement. Seule une colonne, sous la conduite du général Alessandri, parvint en Chine après mille difficultés et embûches. Côté français, les militaires qui résistaient étaient passés par les armes, les civils étaient regroupés dans un quartier des grandes villes, ou dans des camps, des exactions furent commises par la police japonaise, la redoutable Kampetai. Les décapitations, oubliées depuis la période de la conquête, à l'encontre des « pirates » vietnamiens, furent remises à l'honneur, cette fois à l'encontre des militaires français, surtout de ceux qui résistaient.

Pourtant, c'étaient choses prévisibles. A Cao Bằng, une première alerte fin 1940 nous avait poussés dans la jungle : alors que mon père, médecin, était mobilisé, ma mère et nous quatre logions dans les cases *thồ*, au-dessus du bétail, dans des villages où le tigre venait rôder, le soir, mais pour nous, les enfants, cela ressemblait à des aventures inoubliables. En 1942, autre alerte : tous les médecins étaient alors mobilisés, mon père, pour la première fois de sa vie, revêtit l'uniforme, à notre grande admiration, moi surtout j'avais un faible pour le képi avec le dessus en feutre pourpre et des dorures. Nous avons grande confiance dans la force de la France, surtout après que le colonel de la Jonquière, commandant de la région militaire de Cao Bằng, nous avait fait visiter les forteresses construites à la hâte. Le soir, mon père commentait la visite en vietnamien, pour la première fois nous entendions prononcer les termes de *pháo đài*, de *blockhaus*... Mais ce n'était que fausse alerte.



A Cao Bằng, au moment de l'alerte sur les menaces japonaises, vers 1942. Mon père était « mobilisé ». Le voici en compagnie de ses autres amis et collègues, également mobilisés : de gauche à droite, les médecins-lieutenants Trương Cam Cống, Trần Tuấn Phát, mon père et moi (très attiré par le képi).

Au printemps 1944, mon père fut muté à Vĩnh Yên, à une soixantaine de kilomètres de Hà Nội, en remplacement du docteur Lý Văn Miêng, décédé. Les alertes aux attaques de l'aviation alliée devenaient plus fréquentes, nous nous entraînions à courir vers les tranchées, de toutes nos forces, dès la première sirène. Il y avait un énorme abri, étayé par de grands troncs d'arbres, sous un jacquier pluriséculaire, juste à côté de la demeure du résident supérieur : venaient s'y réfugier tous les gens du « quartier français » (*khu Tây*), il n'y avait que notre famille qui était vietnamienne à y être admise, ainsi que la femme vietnamienne du commissaire de police et sa fille. Comme cette tranchée était assez éloignée de notre maison, lors d'une autre attaque on pouvait voir des balles ricocher sur la grille de la résidence, mon père fit creuser une tranchée dans le bosquet à une extrémité de notre jardin. Petite parenthèse : au temps de la colonisation, les médecins étaient choyés, les maisons de fonction attribuées à mon père étaient, non seulement dotées de tout le confort (eau courante, électricité, cheminées, ventilateurs plafonniers, dépendances pour les domestiques...), mais encore disposaient d'immenses jardins, des milliers de mètres carrés au moins. De ce fait, notre maison était assez éloignée de toute autre habitation. Elle occupait le haut d'une colline et la première maison voisine devrait être celle de monsieur Hursy, chef du Cadastre, située à environ 200-300 mètres de chez nous, du côté opposé au château d'eau. De ces jardins, nous observions les soldats japonais qui arrivaient par camions et qui venaient s'entraîner à proximité, notamment aux abords du château d'eau, qui, comme chacun sait, occupait toujours le point culminant d'une localité. Les camions étaient garés sous les bosquets plus bas et recouverts de branchages, loin du bivouac. De temps en temps, l'un des officiers regardait avec des jumelles, mon père disait « Il observe le camp militaire », effectivement il y avait les fortifications et les casernes des *lính khổ xanh* (tirailleurs indigènes, à ceinture bleu-vert) en contrebas, mais personne n'y prêtait attention, outre mesure, l'heure n'était pas encore aux hostilités. De plus, les soldats japonais étaient d'une parfaite courtoisie à notre égard, seulement de leur uniforme se dégagait une odeur très forte et caractéristique, âcre, peut-être à cause du détergent utilisé. Ils se livraient à des exercices qui nous sidéraient : combats à la baïonnette, à faire dresser les cheveux sur la tête, *close-combat*, corps à corps et mêlées générales... Surtout ils se mettaient torse nu et en caleçon, s'allongeaient à tour de rôle par terre, face contre le sol, formaient une sorte de tapis humain de 20 mètres, puis d'autres soldats couraient sur leur corps, avec des souliers à gros clous, allers-retours, sans qu'on entendît le moindre gémissement, et sans

qu'il y eût une seule contorsion. Jusqu'à maintenant je ne sais pas à quoi attribuer ce genre d'entraînement : commando ? ou brimades punitives ? De toute façon, ce n'étaient pas des mauviettes.

Les avions qui piquaient et nous mitraillaient étaient des avions américains. Pourquoi mitraillaient-ils les grilles de la résidence (et moi en dessous, courant vers la tranchée) ? –Mystère ! Ou alors, ils visaient les soldats japonais, qui, à l'ombre du château d'eau, continuaient leurs manœuvres comme si de rien n'était, à 300 mètres au moins des impacts des balles ! Plus tard, l'une des premières victimes de ces mitraillages était le docteur Vũ Ngọc Anh, médecin à Hưng Yên, récemment nommé ministre de la Santé du gouvernement Trần Trọng Kim, et grand ami de mon père : sa voiture était poursuivie et mitraillée alors qu'elle circulait sur une digue, sans aucun arbre, et peut-être sans avoir entendu les bruits d'avion. Car, dès que l'on entendait les avions, il fallait sortir de la voiture, courir, se mettre à plat ventre où que ce fût...

Les soldats japonais qui venaient faire leurs exercices près de chez nous, avaient leur camp au sommet des collines de Bảo Sơn, sur la route de Hà Nội, à moins d'un kilomètre de Vĩnh Yên, du cimetière municipal on pouvait voir leurs baraques. Ils étaient plusieurs dizaines de milliers concentrés à cet endroit, avec énormément de munitions, prêts à prendre le contrôle du delta. Plus tard, ces dépôts de munitions feront l'objet d'âpres combats entre factions vietnamiennes. J'évoque ci-dessus mes souvenirs d'enfant de sept ans et demi, lors de l'été 1944 ; les adultes en ces temps-là ont dû voir venir les choses, certainement. Qu'en pensent-ils ? Vite, il faudra répondre, car bientôt le temps nous réduira au silence, définitif.

Qu'ai-je vu, ou su, du 9 Mars 1945 lui-même ? – Rien, pas le moindre bruit d'armes ! Pour la très simple raison que j'étais en pension à Tam Đảo, dans la famille de Fajole. J'étais scolarisé au Petit Lycée Albert Sarraut (proviseur : monsieur Loubet, nom toujours prononcé avec beaucoup de respect par Père et Mère), classe de 10è, en même temps que Michèle de Fajole, presque du même âge que moi. Michèle a une sœur, de huit ans plus âgée, Madeleine ; plus tard, beaucoup plus tard, nous nous sommes retrouvés en France. Revenons à Tam Đảo. En me réveillant - ça devait être le Dimanche 11 Mars 1945- surprise ! je voyais deux têtes familières : notre vieux et fidèle serviteur, *bác* Thanh et notre non moins fidèle jeune servante, *chị* Ren. Je ne saurais vous dire quand ils étaient arrivés, mais ils avaient l'air grave : ils étaient envoyés de Vĩnh Yên, et avaient voyagé à pied jusqu'à Tam Đảo : mon père voulait me faire ramener à la maison coûte que coûte et il n'y avait aucun moyen de transport autre que la marche. A pied donc ! A vol d'oiseau, Tam Đảo est distant de Vĩnh Yên d'une vingtaine de kilomètres, mais la montée est rude : notre voiture fumait comme une locomotive chaque fois qu'elle parvenait à la « Côte 400 », et il fallait encore grimper les 400 autres mètres restants, au moins. Peu importe comment mes serviteurs avaient fait : ils étaient là, il fallait les suivre, immédiatement, pour aller rejoindre le foyer familial. Je ne me souviens plus des adieux, tellement la joie de revoir mes parents primait tout et me faisait oublier comment je quittais madame de Fajole. Hélas ! je ne devais plus la revoir, elle qui fut en quelque sorte ma troisième maman, après (par ordre chronologique) ma mère, et ma nourrice...

La traversée de Tam Đảo fut merveilleuse : le village autochtone avait ses pêchers tout fleuris, on était vers la fin du premier mois lunaire. Les masures étaient propres, joyeuses et se profilaient sur un horizon ensoleillé. Je marchais avec entrain, muni d'un bâton, beaucoup plus vite que les deux adultes qui m'accompagnaient, et ce voyage improvisé restait pour moi un voyage initiatique qui devait renforcer l'amour que j'ai pour mon pays natal, indéfectible. Le soir, on avait fait la moitié du chemin. Nous nous reposons dans une très vieille pagode, au bord d'une source. Cette pagode, nous l'avions visitée à plusieurs reprises, auparavant ; chaque fois que nous allions à Tam Đảo, ou que nous revenions de Tam Đảo à Vĩnh Yên, nous nous arrêtions à cet endroit. A chaque fois, la bonzesse supérieure faisait sonner la grande cloche, nous allumions des bâtonnets d'encens et invoquions la Déesse de la miséricorde. M'apercevant tout seul, sans mes parents, la bonzesse supérieure m'accueillit avec émotion : « Bouddha, voici le fils du docteur ! ». Fallait-il dire que, si ma mère était pieuse, j'héritais de mon père l'aura de sa renommée comme médecin de campagne ? Au Việt Nam, cela suffisait à vous protéger.

De retour à Vĩnh Yên, je n'avais remarqué aucun changement visible, sauf qu'il n'y avait plus de drapeau français sur les résidences. Des officiers japonais, avec des sabres qui traînaient jusqu'à terre, venaient chez nous. Mon père les recevait dans son bureau, certainement pour faire l'inventaire des capacités sanitaires des deux provinces dont il avait la charge. Ces officiers étaient respectueux,

ma mère disait qu'ils étaient très sévères envers les Français, certains des amis de mon père, français, venaient en cachette déposer chez nous des cantines, à garder pour eux, en leur absence.

Hélas ! la joie de retrouver mon père fut de courte durée : un mois après mon retour, mon père décéda du typhus, contracté auprès des prisonniers. Dans une lettre adressée, en français, au *tuần phủ* Nguyễn Trọng Tấn, chef de la province, il demandait l'autorisation de se reposer quelques jours ; cette lettre datée du 7 Mars 1945 était, en réalité, du 7 Avril, c'est-à-dire presque un mois après le 9 Mars (l'erreur de date était due, je crois, à la très forte fièvre qu'avait mon père ; si la lettre datait réellement du 7 Mars, elle aurait été adressée au résident français dont dépendait mon père). Maintenant, rétrospectivement, on peut, grâce à ces quelques signes, deviner que tout fonctionnait à peu près normalement, comme avant le Coup de force : la lettre rédigée en français (comme si de rien n'était) fut adressée par mon père, un autochtone, au chef de la province, un autochtone qui répondit de même en français. L'administration vietnamienne doublait ainsi l'administration française, et à défaut d'un document du Service de la Santé, cette administration avait pu obtenir de la Cour de Hué l'attribution d'une récompense à mon père, « mort en service commandé », en l'occurrence, le titre de « Hồng Lô Tự Khanh » et une médaille accompagnée d'un grand brevet jaune couvert de caractères chinois que personne chez nous ne lisait. L'heure était pourtant à d'autres préoccupations, plus urgentes.

Un mois après le décès de mon père, et pas un jour de plus, autre signe que rien n'était désorienté : nous devions quitter la maison de fonction, pour aller vivre dans le quartier autochtone (*khu ta*), dans une maison que ma mère avait louée tout près du marché, rue Ngô Quyền (le nom est resté tel quel, actuellement). C'était par là que, quotidiennement, on voyait des officiers japonais traîner leur sabre au marché : dès qu'on attrapait un voleur, celui-ci était amené auprès de l'officier nippon qui dégainait son sabre, l'appliquait de sa gauche tout près du cou du voleur et de sa droite appliquait de toutes ses forces une giffle au malheureux, dont le cou raidi recevait en plein la baffe. Il va sans dire que cela enlevait toute velléité de récidive. La population était béate d'admiration. Les Nippons soignaient leur image de marque : extrêmement sévères vis à vis des voleurs, des anciennes autorités, des militaires français, ils étaient d'une grande courtoisie envers la population autochtone, leurs interprètes étaient souvent des notables du coin, respectés par la population. Partout on voyait des illustrés avec beaucoup de photos de ce que serait une « Grande Asie » (Đại Đông Á). Ils faisaient des mesures d'approche envers tous ceux qui comptaient. C'était vrai dans notre petite ville provinciale, mais dans les grandes agglomérations cela devrait être pareil, puisque l'intellectuel Hoàng Xuân Hãn, futur ministre de l'Éducation dans le gouvernement Trần Trọng Kim après le 9 Mars, évoquait les fréquentes visites que l'ambassadeur Yokohama lui rendait, à son domicile, à Hué, je crois. On sait, maintenant, que, des trois personnages que les Japonais avaient voulu placer à la tête d'un gouvernement qui leur serait favorable, deux sont devenus effectivement Premiers Ministres (Trần Trọng Kim, puis Ngô Đình Diệm) ; l'inconvénient avec le troisième homme, Cường Để, de sang royal, est qu'il aurait fallu une révolution du palais pour le mettre en place...

J'ai quitté précipitamment la famille de Fajole à Tam Đảo, tout à ma joie de retrouver ma famille. Mais, longtemps après, me taraudait cette question : que sont-ils devenus ? On se parlait, ma mère et moi, souvent, de ce séjour interrompu, de ma scolarité brisée, d'eux. Durant les quatre mois où j'étais hébergé dans cette famille, j'avais trouvé en madame de Fajole une autre mère. En vivant là, plus qu'en fréquentant le Petit Lycée Albert Sarraut, j'avais un pied dans la culture française : nous prenions le petit déjeuner avec des toasts grillés, tartinés d'excellentes rillettes, ou de confiture de tomates vertes, le tout de ses propres mains. Le soir, elle me torchait sous les jets d'eau brûlants et me frictionnait « pour activer la circulation sanguine ». Elle était la gentillesse et le dévouement même, doublée d'une très bonne éducatrice : jamais de réprimande, malgré mes nombreuses bêtises. Mon père avait obtenu que le docteur Simon, un ami et collègue de longue date (depuis Hongay en 1936), se désistât de son contingent de villégiature à Tam Đảo, pour m'y placer, et, finalement, c'est tout l'étage de la villa réservée aux médecins qui m'échut. La nuit, je dormais devant une panoramique baie vitrée, constellée de lumières, cela me faisait peur s'il n'y avait pas les petits soins de la femme du docteur de Fajole qui, par solidarité avec un médecin autochtone, acceptait de s'occuper de moi.

En 1996, apercevant le nom « de Fajole » sur une liste d'anciens élèves du Lycée Albert Sarraut, affublé du prénom de « Madeleine » (je n'étais pas très sûr de l'orthographe du nom, l'ayant seulement entendu prononcer : « de Farjole », « de Fajole » ?), j'avais écrit à l'adresse de Madeleine. Miracle ! Madeleine m'avait remis une liasse de lettres écrites de Novembre à Décembre 1944, par ma mère et mon père, à l'adresse de madame de Fajole, lettres gardées par delà la rupture du 9 Mars 1945, malgré toutes les pérégrinations et vicissitudes que les de Fajole avaient dû subir, témoignages

indéfectibles d'une fidélité parallèle. Michèle, plus jeune que moi de plusieurs mois, ne se souvient plus du tout du gamin barbare échoué dans son nid, qu'importe, nous nous sommes retrouvés. J'ai su que le docteur de Fajole a trouvé la mort, fin Juin 1945, à Hà Nội, ses cendres sont à Fréjus ; avec mon père et les médecins amis décédés à cette époque, il est maintenant au Paradis des bons docteurs. Madame de Fajole est décédée aussi, en France, j'irai la voir sur sa tombe, ce n'est que partie remise : après 1945 rien n'a changé du sentiment filial que j'ai pour elle, au contraire.

J'ajouterai ici un dernier souvenir, non pas lié au 9 Mars 1945, mais plutôt après. Quand les Japonais avaient capitulé, il y avait des soldats japonais qui ne voulaient plus rentrer chez eux. Ceux-là étaient restés au Việt Nam. Les uns servaient comme instructeurs auprès du Việt Nam Quốc Dân Đảng (VNQDD, Kuomintang vietnamien) ; l'un des chauffeurs de Nguyễn Tường Tam, ministre des Affaires étrangères du Việt Minh, mais appartenant au VNQDD, était du lot. *Idem* du côté Việt Minh... Des officiers japonais, ceux qui traînaient leur sabre et qui venaient saluer mon père, ne voulaient pas être désarmés par les soldats chinois, de Tchang Kaichek, oh là là, les loqueteux, une vraie armée de sauterelles qui s'abattaient sur le delta tonkinois, déjà exsangue... Je raconterai tout ça une autre fois, le moment venu, consacré à ces sauterelles. De ces officiers japonais qui se respectent, pas la majorité, quelques-uns avaient fait harakiri, à Bảo Sơn. L'un d'eux avait choisi une autre voie, il était venu voir ma mère, veuve d'un médecin. Il nous a remis son sabre de samouraï et était parti, chez lui, au Japon. C'était un grand et somptueux sabre.



Sabre - taille crayon, dessiné de mémoire.

Malgré l'interdiction formelle de ma mère, il m'est arrivé de le tirer de son fourreau, complètement, il était aussi haut que moi, sinon plus, un faux mouvement et j'aurais été mutilé. Quelques ébréchures sur sa lame : il avait dû servir ; à tuer ? Cela me donnait le frisson. Moults fois encore, je tirais, toujours en cachette, ce sabre, mais pas complètement, seulement une dizaine de centimètres, j'appliquais sur la lame aussi tranchante qu'un rasoir, mon crayon d'écolier, pour l'affûter. Jusqu'au soir du 19 Décembre 1946, où Hà Nội a brûlé, nous avons tout quitté, ce sabre compris, enfoui à jamais sous les décombres...

Pensez ce que vous voulez : un sabre de samouraï pour tailler un crayon, je n'ai pas trouvé autre chose de plus significatif pour évoquer le 9 Mars 1945. C'était la réalité des choses, mais alors, quelle vanité des armes !

Đ.T.H. (Jour de l'an Ất Mùi)